Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 6 (1973)

Heft: 3

Artikel: Premiers écrits

Autor: Colomb, Catherine

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870978

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

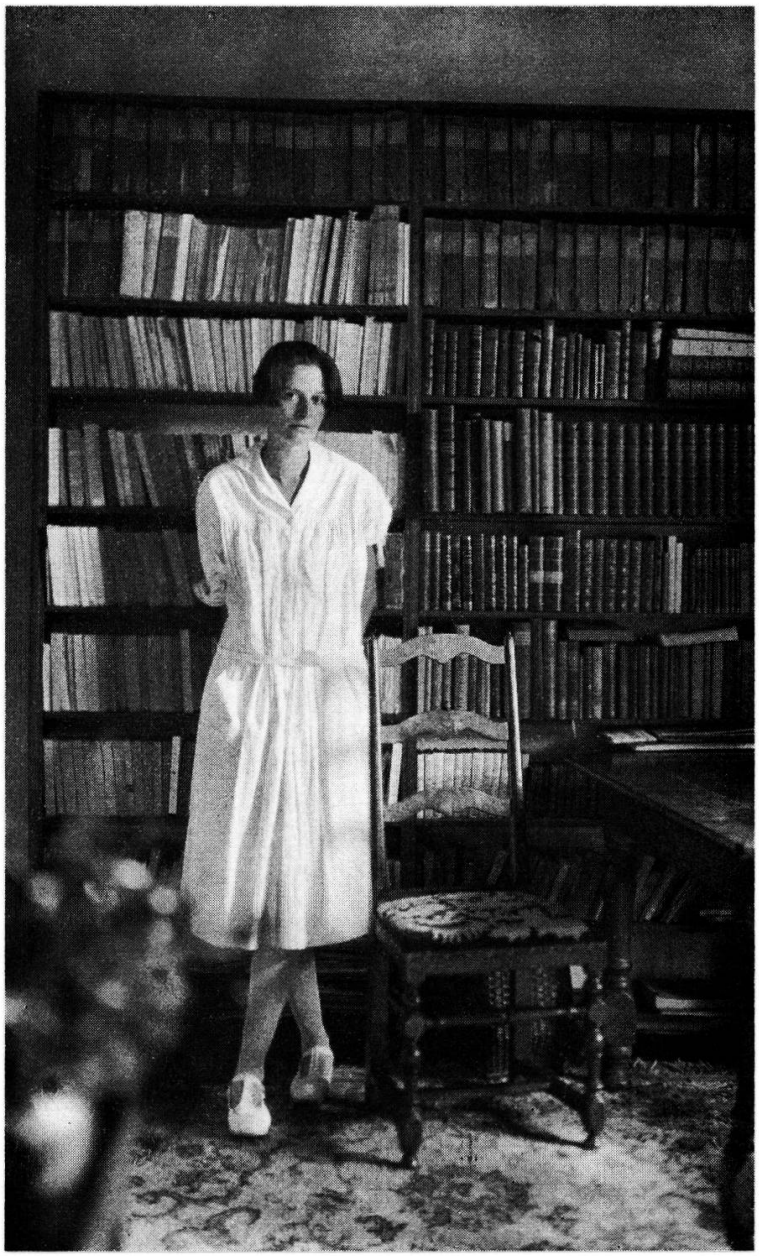
Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Premiers écrits



Paris pendant la guerre
Quelques impressions

Paris, fin novembre.

Ecole Pigier... Ecole Pigier... Byrrh... Chocolat Menier... Byrrh... La grande ville approche. Le train roule doucement, sans fracas, sans sursauts, au niveau de toits innombrables.

Il semble qu'il y ait une indiscrétion à entrer dans ce pauvre pays tourmenté par la guerre ; en devinant dans l'obscurité du wagon les premiers voiles de crêpe, on se sent gêné comme un intrus qui pénétrerait à l'étourdie dans une maison en deuil. « Taisez-vous, méfiez-vous, disent des écriteaux ; les oreilles ennemies vous écoutent. » Cette méfiance, on la ressent comme une vague injure.

Mais cette impression d'hostilité s'efface bientôt ; Paris a peu changé ; nous avons tant vu chez nous ce khaki et ce bleu horizon que les soldats qui peuplent la ville ne réussissent pas à la rendre étrange et nouvelle.

C'est pourquoi une très vieille impression renaît, absurde, irrésistible ; comme autrefois, Paris semble la scène d'une vaste comédie. Car les troupes d'acteurs et d'actrices qui venaient chaque hiver remplir nos têtes d'enfants de leur parler leste et de leurs voix aiguës, nous ont fait associer pour toujours l'idée de théâtre avec celle d'accent parisien, de gestes vifs et de certaine voix au diapason trop haut. Les intonations cabotines se croisent sur le boulevard. Une foule d'Ingénues, quelques secondes Coquettes, de temps en temps un Grand premier rôle, et d'innombrables Utilités, descendent le soir la rue Royale ; autour d'elles, ce décor solennel de colonnades et de statues, d'arcades et de palais, semble promettre une scène pompeusement galante. Et les couples attablés devant les cafés ont les mots, les attitudes de tous ces couples figurants qui,

dans Bernstein ou Bataille, peuplent sous les palmiers l'acte de la Riviera.

Cependant, à la nuit tombante, un Paris nouveau apparaît. Les rues s'éclairent à peine ; alors, l'auto militaire échange des injures avec le camion, la Concorde est une mer semée d'embûches où glissent des taxis fantômes. Paris laisse s'évanouir ainsi un peu de son charme ; celui des premiers soirs d'hiver où brillent les trottoirs luisants de pluie, où la ville semble se refléter dans de grands canaux qui doublent son image. Seule, la petite lampe d'un taxi, échoué au coin d'un trottoir, laisse sur l'asphalte humide une longue traînée rouge qui a l'air de trembler au fond d'une lagune.

Les tramways et les omnibus passent, sursautent, assourdissants, emportant dans la nuit leurs contrôleuses et leurs conductrices. D'après certains journaux, la « Baïonnette », « Fantasio », il semblait qu'elles fussent pimpantes, cheveux fous sous le bonnet de police, jambes fines sous la jupe courte. Elles ont le cheveu sale de la poussière des rues, la voix rauque ; leurs maigres corps sont couverts de longs fourreaux d'alpaga, leurs pieds fatigués traînent des espadrilles sans talons, et elles n'ont guère le temps, je vous jure, de lancer des œillades au gros permissionnaire assis dans un coin, ainsi que voulaient le faire croire la « Baïonnette » et « Fantasio ». Il est impossible de les corrompre ; si une foule anxieuse s'avance vers l'omnibus bondé, c'est avec allégresse qu'elles crient : « Complet ! » Elles disent volontiers : « Mon trajet, Ma voiture. »

L'une d'elles, dans le tramway qui mène à Versailles : un cahot vient de lui faire avancer sur le front son bonnet de police ; il prend l'allure farouche d'un bonnet de la Révolution. Une brume d'automne, semblable à celle d'aujourd'hui, baignait ce délicieux Trianon, lorsque les tricoteuses vinrent chercher la Reine... La femme a sauté au bas du tramway, elle a rajusté sa coiffure, et il n'y a plus, devant le portail du château, qu'une maigre fonctionnaire vêtue d'alpaga noir, attentive à son trolley.

Ils sont nombreux dans le parc de Trianon, les grands Américains en vert foncé, les nouveaux alliés, ceux que nous n'avons pas encore vus chez nous ; aussitôt débarqués, ils demandent, paraît-il, le chemin de Versailles. Cette guerre sans coups d'éclat a façonné les combattants à son image ; elle les a peu à peu dépouillés de leur quincaillerie militaire pour leur donner une allure de sportmen. Il semble que ces bandes d'Américains ont mis des costumes pratiques, en loden vert, pour une excursion Cook sur le vieux continent.

Ils se penchent sur l'Orangerie ; les orangers, autrefois répandus dans les jardins, réfugiés là comme des moutons, font avec tous leurs petits carrés un dessin naïf de jardin au Moyen-Age. Les Américains descendent le grand escalier du bassin de Latone, où les grenouilles dorées attendent en vain les grandes eaux, entre les deux rangées d'ifs grossis et grandis qui grimpent lourdement les uns sur les autres et semblent un déménagement de commodes Empire. Ayant franchi de leur longue et souple allure les trois marches de marbre rose, les Américains s'arrêtent devant les parterres de dentelle, car, spectacle inouï, dans ces parterres de dentelle, on a planté des haricots.

Ce sont ces haricots au pied de la façade de Versailles, sous les fenêtres de la Galerie des Glaces, qui donnent la plus curieuse impression de guerre. Car faut-il attribuer à la crise des transports ou à une ancienne incurie ces tas d'immondices au coin des ponts de banlieue, ces ruisseaux noirâtres, cette amusante suite de réverbères brisés, pendant sur leur tige, comme si une petite révolution avait passé par là et accroché quelques aristocrates à la lanterne ?

Au cœur de Paris même, un char de balayures passe, secouant de la poussière, laissant derrière lui une odeur fade, et tomber des détritus au coin des trottoirs. Mais les débris d'affiches patriotiques qu'il emporte sortent de partout entre les immondices, et dans un brusque coup de vent qui les fait palpiter, l'énorme char qui s'éloigne a l'air tout à coup piqué de banderolles bleu-blanc-rouge, aux glorieuses couleurs de France.

M. C.

Tribune de Lausanne, 5 décembre 1917.

Candidate au doctorat ès lettres en 1921, Catherine Colomb a présenté à un jury composé de MM. Charles Gilliard et Gottfried Bohnenblust une thèse sur « Béat de Muralt - Voyageur et Fanatique ». Avec sa fougue, ses formules à l'emporte-pièce, ses images abondantes et encore incertaines — comme on peut en juger par les pages de conclusion reproduites ici —, cette étude répondait peu au souci de mesure et d'exactitude propre à la critique universitaire. Pour qu'elle fût acceptable, il eût fallu la soustraire au tempérament qui l'animait. Mieux valait la sacrifier et sauvegarder la liberté des impulsions créatrices.

Béat-Louis de Muralt
Voyageur et Fanatique

Né d'ancêtres héroïques persécutés pour leur foi, l'hérédité et le tempérament se joignent pour faire de Muralt un passionné d'indépendance. Son style montre une étonnante faculté de se représenter les choses sous des apparences tangibles ; il pense naturellement par images ; elles naissent sans cesse, variées dans les *Lettres sur les Anglais et les Français*, champêtres dans les écrits mystiques :

Le « peuple colère des savants » court aux armes, tandis que Muralt « sonne la charge » [1]. Les Français cherchent à se faire valoir par la Qualité, les Richesses, l'Esprit, la Bravoure ; la conversation ne roule jamais sur autre chose ; « semblables à ces hommes riches qui peuvent voyager des jours entiers sur leurs terres » [2]. Ce serait mal répondre aux intentions de la Nature qu'imiter les Français ; « c'est comme si nous mettions en Parterres et en Promenoirs les Prairies et les Champs qu'elle nous a donnez » [3]. Puis dans l'*Instinct divin* et l'*Invitation* le style n'est presque plus qu'images rustiques.

Cela trahit un tempérament plus sensuel qu'intellectuel. Les humains de cette sorte veulent tout toucher eux-mêmes, détestent les intermédiaires, et seraient fâchés de tenir quelque chose de seconde main ; ils ont un dédain magnifique de l'opinion d'autrui qui touche à l'orgueil et même à la présomption ; ces qualités sont peut-être une des conditions du sentiment religieux ; il faut être content de soi pour désirer l'immortalité. Enfin, ces tempéraments-là veulent avoir le libre usage de leur individualité ; ce sont des passionnés d'indépendance.

---

[1] *Lettres sur les Anglais,* p. 9.

[2] *Lettres sur les Français,* p. 141.

[3] *Lettres sur les Français,* p. 190.

Cette passion fait l'unité de la vie de Muralt ; elle est le tronc solide sur lequel est venue se greffer sa passion religieuse, qui n'en est qu'une suite, une forme, un nom. Elle paraît dans ses premiers écrits : s'il aime l'Angleterre, c'est que c'est un pays de liberté, et que bien des gens y savent vivre d'une vie simple et tranquille, fuyant les emplois qui enchaînent ; il blâme ensuite la France courtisane, qui appelle Hibou ou Philosophe toute personne qui témoigne quelque penchant pour la solitude.

La *Lettre sur les voyages* illustre magnifiquement ce désir de retraite, enfin réalisé. Il quitte « tout ce qui l'empêche d'être Homme », tout ce qui le sépare de lui-même, et laisse à la foule le soin des visites, des lettres, de la lecture.

Il s'avance encore dans la même voie ; il rejetait les lectures profanes, il rejette maintenant les Saintes Ecritures ; devenu un éternel voyageur, car c'est une atteinte à la liberté que d'avoir ici-bas une cité permanente, il n'écoute plus que sa conscience.

C'est là que s'ouvre le deuxième acte du drame, qui suit le premier avec une logique rigoureuse. Sachant qu'on ne peut goûter véritablement la volupté de la liberté que dans une servitude librement consentie, lassé d'autre part des libertés bornées de la terre, Muralt abdique devant une divinité presque sans nom, entre avec elle en commerce familier, et n'a plus qu'à se laisser guider par elle au moyen des plus vulgaires « organes », parmi lesquels Dorothée la fanatique, dans une voluptueuse et feinte humilité.

Parce que le pouvoir de comprendre est impersonnel et collectif, mais la manière de sentir individuelle, le tempérament de Muralt devait le conduire à cette passion de liberté ; et cette passion, à son tour, rare de tout temps, presque inconnue à cette époque de consistoires tracassiers, devait conduire fatalement par des dépouillements successifs à l'isolement de l'individu.

La vie de Béat de Muralt a la figure symbolique d'une pyramide dont la large base est campée solidement sur la France et l'Angleterre ; mais le rétrécissement se fait chaque jour, et le jour de la mort, ignoré de tous, marque le sommet : l'extrême solitude.

« Noble Béat-Louis de Muralt, de Berne, dit le registre de la paroisse de Colombier, a été enseveli le 20 novembre 1749 ; M. Tissot, pasteur au dit Colombier, en a fait l'oraison funèbre. »

Pile ou Face

Bénie soit la maison paternelle ! Là, tout était calme, tendresse, beauté ancienne. Là, on l'écoutait quand elle parlait, on s'inquiétait dès qu'elle toussait. Là, les blessures étaient pansées tout de suite et les chagrins ne duraient pas.

Même ce bal d'officiers... Elle avait seize ans ; un jour d'été, sa mère lui annonça tendrement un grand plaisir : elle était invitée à un bal militaire à Bière avec une amie fiancée à un médecin et le frère de celle-ci.

Les deux légères voitures montaient vers le pied du Jura. Elle se souvenait encore à quarante ans de distance de cet éclatant bonheur. L'air chaud vibrait sur les palissades ; les chars étaient fraîchement peints en jaune, on entendait le crissement du sable sous les roues, le bruit des courroies sur la croupe des chevaux, on sentait leur odeur de cirque et d'été. Les deux jeunes filles portaient des robes grises bouffantes aux emmanchures, rétrécissant leurs frêles épaules d'adolescentes ; le vent frais de la course soulevait les bouclettes de leur front, leurs délicates oreilles étaient découvertes, elles avaient ces grands yeux noisette de 1890.

Ils virent de loin la tente rayée où aurait lieu le repas et le bal ; la rumeur de la fête, lointaine d'abord, semblable à celle d'un coquillage marin qu'on porte à son oreille, s'enflait à mesure qu'ils approchaient ; de temps en temps un rire, une sonnerie de trompettes, s'élevaient comme une mouette sur les flots.

Elisabeth ne pouvait s'empêcher de sourire ; ses narines se dilataient ; elle s'efforçait de prendre un air indifférent ; quelle joie de fouler l'herbe rousse, de voir les boutiques de sucres d'orge, les carabiniers portant la touffe de plumes de coq au képi, les guides au plumet blanc, les officiers-médecins en tunique bleu-clair, de respirer l'odeur des branches de sapin. Elle sentait, le cœur plein de gratitude envers Dieu, qu'elle aussi allait entrer dans la ronde du bonheur.

Au dessert, avant le bal que les jeunes filles attendaient en tremblant d'impatience et de désir, comme l'adjudant du colonel chantait:

C'est un rien,
Un souffle, un rien,
Une mèche d'or qu'on tient dans sa main...

on entendit soudain au dehors un cheval lancé au galop qui s'arrêta net devant la tente ; un homme souleva un pan de la toile, cherchant quelqu'un du regard ; l'adjudant cessa de chanter ; il se fit soudain un grand silence ; le colonel, surpris, se retourna, vit l'homme, lui fit signe d'approcher, prit la dépêche, l'ouvrit, cessa de sourire. « Messieurs, dit-il après un instant, j'espère qu'aucun de vous n'avait des parents sur le lac aujourd'hui : le « Mont-Blanc » vient de sauter dans le port d'Ouchy ; il y a des blessés, des morts... »

Des gens se levèrent, se firent brutalement un passage, sautèrent dans leurs voitures et partirent au galop. Les quatre jeunes gens redescendirent lentement par le pied du Jura vers le village, dans le crépuscule doré du mois d'août.

Elisabeth ne fut jamais invitée à un autre bal.

Quand elle avait dix ans, douze ans, les déceptions lui venaient de ses deux frères. Ils rentraient chaque samedi du collège de la ville voisine ; ce jour-là, son père montait vers deux heures sur le mur de la terrasse et restait là, attentif, heureux, lissant sa barbe blonde. Peu après deux heures, ils débouchaient du dernier contour, vêtus de leurs petites tuniques bleues, montés sur leurs tricycles qui faisaient un bruit d'enfer sur les cailloux de la route, les pierres de l'avenue, les pavés de la cour.

Chaque fois, elle espérait qu'ils daigneraient jouer avec elle ; chaque fois, ils faisaient semblant ; ils l'entraînaient au jardin en chantonnant ; tout à coup ils se lançaient un coup d'œil et se disaient à l'oreille, assez haut pour qu'elle les entendît : « Est-ce qu'on se sauve d'elle ? » et détalaient à toutes jambes le long des allées du jardin potager, vers les prés, les champs, et la rivière. Elle courait après eux en pleurant, puis elle se réfugiait sous un grand buisson de raisins de mars, semblable à une grotte de rubis, et restait assise sur la terre battue et fraîche.

Certainement, ce buisson chargé de fruits se tenait toute l'année entre le carreau de haricots et celui de tomates pour la recevoir et la consoler. Car en ce temps-là tout fleurissait et mûrissait ensemble: la clématite et les étranges fleurs rouges en forme de trompettes qui couvraient la façade, les pois de senteur et les roses, le jasmin et l'aristoloche, les raisins des vignes et les raisins de mars.

Il faisait beau toute l'année comme dans le pays des Petites Filles modèles ; chaque jour, les contrevents à demi fermés répandaient dans la maison une pénombre verte et dorée, laissant entre eux une barre immobile et bleue qui faisait bondir le cœur d'un bonheur mystérieux. Les vitres à petits carreaux des portes luisaient doucement. Le bel ancêtre en habit rouge que les enfants appelaient le Major Davel ; le grand-père Montandon, arrêté au bas d'un escalier, le pied botté sur la première marche, les cheveux blonds flottant sur le col de sa redingote, la suivaient du regard dans tout le salon avec une attention et une tendresse que son mari ne lui montrerait jamais. Le ciel se voilait un peu quand fleurissaient les immortelles ; on rentrait les lourdes chaises de jardin au pavillon pour quelques jours ; une neige pure se mettait à tomber, légère et japonaise ; puis elle disparaissait sans laisser de boue, on trouvait des violettes dans l'herbe et l'été recommençait.

Trois personnes toujours oisives — son père, sa mère et sa grand-mère — éternellement assises au bout de la terrasse sur les anciennes chaises basses et profondes, tendues d'un treillis de fer creusé par les années, semblable à une cotte de mailles, constituaient la famille ; sa grand-mère, la terrible Rosalie Vaucher, toute blanche dans son ample robe de soie noire, qui jouait de la harpe et savait le grec, racontait fréquemment une histoire incompréhensible sur le chevalier de Brackel, habitant un château voisin, une histoire qui se terminait par ces mots mystérieux comme une petite annonce : « Un braque s'est égaré dans les derniers jours de Mars. » Cette fabuleuse grand-mère venait d'une époque révolue ; était-ce elle ou une autre qui avait « deux ans de l'autre siècle » ? elle ou une autre, cette enfant que sa mère avait emportée dans son tablier à la cave quand les Prussiens et les Cosaques envahissaient le village, que les serviteurs fuyaient et que les soldats étrangers réclamaient du vin ?

Sa mère — personnage trop divin pour être peint ou décrit, même en pensée... Mais on pouvait sans sacrilège se souvenir qu'elle avait joué la comédie dans le Proverbe de Leclerc : « On prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre », et qu'ayant été invitée avec son fiancé dans la maison de campagne voisine, « Les Grâces », au pied du coteau de vignes, dans un parc tout plat au bout duquel s'élevait un Temple de l'Amour, la maîtresse de maison, une Genevoise, avait dit à son fiancé : « Juste, fatiguez la salade. »

Certes, sa raison lui représentait maintenant que même à Begnins il pleuvait quelquefois ; que ses parents et sa grand-mère ne pas-

saient pas leurs journées entières sur la terrasse ; mais elle avait beau faire : elle voyait une petite fille vêtue d'une longue robe de toile à taille serrée, les cheveux repoussés en arrière par un grand peigne rond — elle, elle-même, était-ce possible ? — juchée sur le mur chauffé par le soleil, observant les bêtes noires et rouges qui couraient entre les brins de capillaire ; en face d'elle, ses parents assis sur leurs lourdes chaises de fer, dans l'ombre et le soleil, sous le tilleul qui laissait tomber ses graines tournant comme des toupies sur la deuxième terrasse...

Ils étaient là, calmes et dignes ainsi que des Japonais, croyant comme eux que les femmes doivent respecter leurs maris et que les travaux des champs sont aussi nobles que ceux des armes, méprisant l'argent, la banque, le commerce et l'industrie. Ils étaient assis, ses chers morts, tranquilles comme au paradis. Au bout de la terrasse, par une ouverture entre les arbres, on voyait tout au fond du tableau la Dôle arrondie et bleue, semblable au Fujiyama.

Le parquet du salon brillait comme un miroir ; Mme L. cessa de frotter et soupira. C'était dommage de garder pour elle tous ces souvenirs ; quelle satisfaction, si elle avait pu parler longuement de sa jeunesse à quelqu'un qui l'aurait écoutée, dire sa conviction pendant ce temps-là qu'être mariée était le plus grand bonheur possible, dire sa rencontre avec son fiancé venu en vacances au village, son mariage en ville, ses huit ans sans enfants, sa conviction pendant ce temps-là qu'avoir un bébé était le plus grand bonheur possible, la naissance de Thérèse...

Mais autrui était ainsi fait que si on essayait de placer dans une conversation un fragment d'autobiographie, on voyait son œil s'éteindre comme si on avait soufflé une bougie.

Chapitre I, pp. 49-55.

Trois Lectures

Pathé Colombe ? Elle est vraiment impossible à comprendre. Il y a un tel foutbis de personnages... A la 15e page, on ferme le livre, on renonce.

Savez-vous pourquoi ?

— Mais, bien sûr. Elle ne se comprend pas elle-même. Elle écrit au hasard, sans plan, sans but. ~~On y comprend rien.~~

~~Mais~~ La vie... est-ce qu'elle agit conformément à un plan ? Est-ce que la mémoire n'intervient pas sans cesse, créant ~~à côté de la vie visible~~ une vie parallèle qui ~~amène~~ des centaines de souvenirs, des visions fugitives, des rêves, et soudain, on ne sait pourquoi, tout s'efface, et seule subsiste pour un instant ce souvenir de pervenches autour d'une tombe, ou dans un salon, le bruit mat des pétales de rose blanche qui s'effeuille lentement sur le tapis de velours beige brodé de fils dorés ?